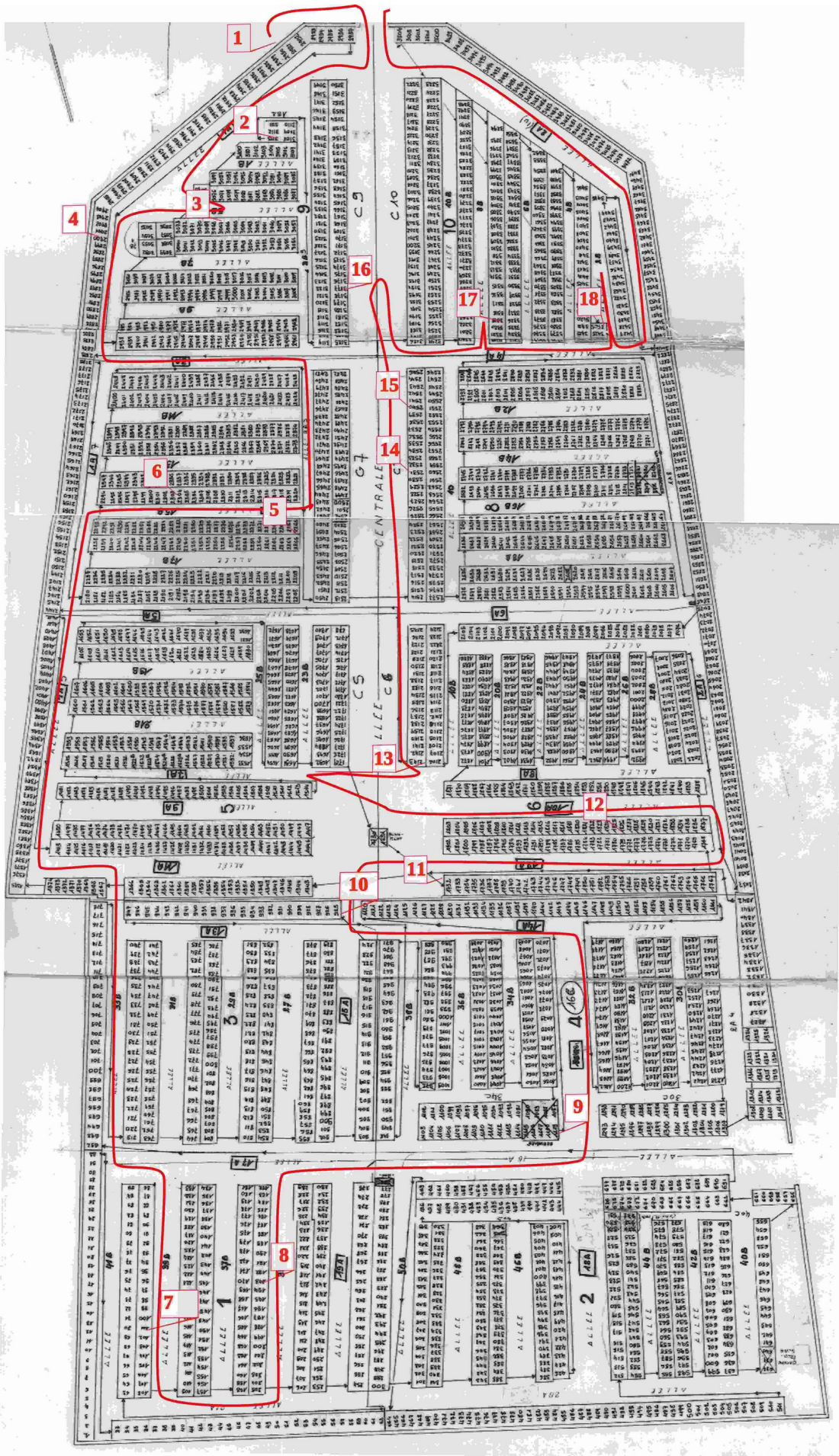


Printemps des cimetières 9 mai 2026

Cette année, nous avons choisi de présenter des figures féminines de la ville d'Écully, plus ou moins connues. Ce choix et subjectif, nous avons dû faire des oublis impardonnables, mais nous avons essayé d'exploiter au mieux les informations dont nous disposions.

Le plan du parcours est disponible sur la page suivante.



1. Marie Madeleine Gandin (1778-1866) épouse Anthouard – (extérieur, à droite du portail, le long du « Mur de la mémoire »)



Nous sommes ici devant le Mur de la mémoire, créé sous l'impulsion de Charles Jocteur, président fondateur la SHE. Pour lui, ce lieu avait pour vocation de sauvegarder les monuments funéraires « historiques » promis à la démolition.

Ainsi, le 14 juillet 1989, à l'occasion du bicentenaire de la Révolution, la municipalité installe la stèle de **Marie Magdelaine Gandin** épouse du général comte Charles d'Anthouard.

Cette femme, née en 1778 à Lyon, habite chez son père Jean Marie Gandin la maison dite d'Anthouard.

Son père, licencié en droit, rentier, porte drapeau du « pennonage » de Bellecour, demeurant à Lyon, est guillotiné dans la première vague des exécutions des notables qui a commencé le 2 novembre, après le siège de la ville par les armées de la Convention.

Ensuite on considérera que la guillotine est trop lente et on mitraillera aussi à la Part-Dieu et dans la plaine des Brotteaux. Plus de 2 000 « rebelles à la Convention » seront finalement exécutés.

Pourtant Marie- Madeleine épousera, le 6 juillet 1795, à Lyon, l'officier d'artillerie Charles Nicolas d'ANTHOUDARD DE VRAIN COURT, né à Verdun le 7 Avril 1773 qui a prit part à la prise de Lyon. Sur l'acte de mariage il est domicilié dans la propriété de sa femme, rue des Augustins à Lyon, en alternance avec la résidence d'Écully. Mais, pris dans la grande épopée napoléonienne, (y compris la campagne d'Égypte), il ne résida que peu souvent à Écully.

Leur fils, Charles Alexandre, naît à Écully le 25 décembre 1796.

Charles-Alexandre vit son enfance avec sa mère à Écully pendant les nombreuses campagnes militaires de son père, puis rejoint celui-ci à Vraincourt. Il entre à St. Cyr à 17 ans ; sous-lieutenant l'année suivante, il débute par la campagne de France (1814), puis combat à Waterloo. Après une brillante carrière, le Général Charles Alexandre d'Anthouard, médaillé de Sainte-Hélène, prend sa retraite en 1879. Il meurt à Versailles dans sa 97e année, doyen de l'état-major général français.

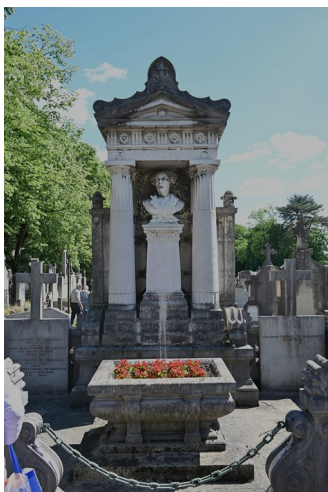
Le couple Gandin / Anthouard divorce à Lyon le 19 brumaire an XII (11 novembre 1803).

Sur le cadastre d'Écully de 1825, Marie Madeleine est présentée comme veuve, domiciliée à Lyon.

Charles-Nicolas se remarie le 10 mai 1817, à Auteuil, avec Apollonie Thérèse Louise Jacobi. Ils ont un fils en 1820 à Paris. Rallié à la monarchie après le départ de Napoléon, Charles-Nicolas est brièvement député. Il devient Pair de France sous la Monarchie de Juillet. Son nom est inscrit sur l'Arc de Triomphe à Paris. Il meurt à Paris le 14 Mars 1852.

Marie Madeleine Alexandrine décède le 27 mai 1866 à Écully, « Chemin des Panquettes », à 87 ans.

2. Louise Magneunin, (1778 à 1882) épouse Lacène – (1B1/3108)
Louise Sain Rousset de Vauxonne (1839 – 1907), épouse Péricaud



Ici reposent les anciens habitants de la « Villa Saint-Pierre », du chemin de Chalin.

Louise Magneunin, fut la première à donner à la villa un éclat intellectuel. Elle avait hérité de cette maison qu' elle l'habita avec son mari, son cousin germain, Antoine Lacène, naturaliste, maire d'Écully de 1822 à 1828.

Elle y recevait les plus brillants esprits : Mme de Staël, Juliette Récamier, Ampère, Chateaubriand, Ballanche, le duc de Montmorency, Camille Jordan...

Mme Récamier (1777 - 1849), fut reçue à la villa lorsque Napoléon, qui détestait les « femmes à forte personnalité », l'exila en 1811 loin de son salon parisien, quelque peu contestataire. Celle-ci admira le site écullois et déclara : « Un paysage qui n'a rien à envier à ceux d'Italie ».

Rappelons que Juliette Récamier, née Bernard, épouse à 15 ans M. Récamier, riche banquier. Celui-ci était probablement son père, puisque amant de sa mère. Ils nouent une relation affectueuse et platonique. Dès 1817 elle devint l'égérie de Chateaubriand.

Louise Magneunin partageait son temps entre Lyon et Écully. Elle mourut à **104 ans**.

Louise Sain Rousset de Vauxonne, épouse d'Arthur de Gravillon (1828 – 1899), (magistrat, poète, sculpteur), petit-neveu de Louise Magneunin, qui hérita de la villa et confia à l'architecte Gaspard André, le soin de remanier la maison.

Louise Sain Rousset de Vauxonne accueillit à son tour, dans la villa Saint-Pierre, artistes et écrivains : Flandrin, Orcel, Saint-Jean, Laÿs, Vingtrinier, Laprade...

3. Marcelle Poole (1902 – 1967) (5B – 3067 ; Marie Poole (dite Marinette) – (1897-1956) ; Georges Joseph Louis Poole (1887 - 1945)



Les deux sœurs Poole Marcelle et Marie font partie d'une famille qui s'investit beaucoup dans la **Résistance**.

Leur père était tulliste au chemin du Trouillat. leur mère couturière. Elle furent toutes les deux institutrices.

Marcelle s'occupa des enfants Payen au château de la Greysolère. Elle pratiquait la peinture et exposait régulièrement au « Salon des artistes femmes de Lyon ».

Marie était secrétaire du journaliste collaborateur Gabriel Robinet du Figaro, à La Maison de la Presse Parisienne, à Lyon.

Dès le début de l'année 1941, les deux sœurs cachèrent dans leur maison située chemin du Trouillat plusieurs résistants, notamment Léon Morandat, envoyé en mission en France par le général de Gaulle, et deux opérateurs du BCRA de Londres, Joseph Monjaret et Jean Holley auxquels elles transmirent, grâce à Marie, des informations sur les journalistes collaborateurs.

Elles diffusèrent des journaux clandestins (Petites Ailes, Vérité, Combat).

Ensuite :

Marcelle Poole fut membre du Conseil municipal élu par le Comité de Libération National d'Écully dans son assemblée du 8 septembre 1944 et aussi membre de la commission scolaire.

Elle fut décorée de la médaille de la Résistance par décret du 20 novembre 1946 et obtint finalement la carte de combattant volontaire de la Résistance en 1959.

Dans les années 1960, Marcelle Poole eut des difficultés financières, lorsque sa soeur Emilie, qui l'hébergeait en Afrique du Sud, mourut.

L'aide sociale de la Médaille de la Résistance lui vint alors en aide financièrement.

Marcelle Poole décéda à Kimberley (Afrique du Sud) en 1967. Son corps fut inhumé à Kimberley puis transféré au cimetière d'Écully.

Marie

Comme sa sœur, Marie Poole fut décorée de la médaille de la Résistance par décret du 20 novembre 1946.

Marie Poole décéda à son domicile le 21 novembre 1956.

Pour mémoire, leur frère **Georges Poole (1887 - 1945)** fut Résistant du réseau du musée de l'Homme. Il est mort en déportation le 7 février 1945 à Dora-Ellrich (Allemagne).

4. Hérilier Marie Thérèse Louise (24/01/1917 - 06/06/1944 27 ans) - (1A-2900)



Née à Laissaud (Savoie), fille de Jean Hérilier (1881 - 1955) et de Marianna Kendler (Autrichienne), elle est décédée, à 27 ans, dans la nuit du 6 au 7 juin, sous les bombardements sur Caen visant à affaiblir les défenses allemandes, lors du débarquement des alliés.

Une grande partie du centre-ville a été détruite ou incendiée, on compta alors plusieurs centaines de victimes

Cependant, les bombardements nocturnes furent peu précis. Une partie importante des bombes tomba sur les zones habitées plutôt que sur les objectifs militaires.

La ville ne fut totalement libérée qu'en juillet après plusieurs opérations alliées successives.

Face aux Alliés, Caen était défendue par des unités d'élite, en particulier la *SS-Panzer-Division "Hitlerjugend"*, connue pour le fanatisme de ses très jeunes soldats.

Marie-Thérèse est inhumée dans le caveau familial d'Écully.

5. Claire Bollach épouse Perrot (1908-1985) - (15B/2266)



Les dates laissent à penser que cette pleureuse est à l'image de cette femme qui semble avoir perdu son fils Jacques, âgé de 5 ans.

On ne connaît pas le nom du sculpteur.

6 Les sœurs Gloppe (15B/2304)

Hélène Gloppe (1904 – 1992)

Emma Gloppe (1907 - 1992)



Hélène et Emma Gloppe ne sont pas des personnages célèbres, mais Monsieur Gilbert Fayette nous a tracé un émouvant témoignage sur ses deux grandes cousines. Nous ne résistons pas au plaisir de vous faire partager ce récit, très révélateur d'une époque révolue.

« La propriété Gloppe, de l'ordre d'un hectare, était située chemin du Petit-Bois. Elle comprenait une maison d'habitation et des dépendances : écurie, logement de jardinier, une terrasse ombragée de deux gros platanes, un bassin circulaire, un boulo-drome bordé de tilleuls, séquoias et cerisiers du Japon,

Entre les deux guerres les deux sœurs ont tenu une animalerie située vers l'ancien passage de l'Hôpital . Elles avaient pris la suite de célèbres commerçants italiens : Ferrario, successeur de Casartelli.

Pendant l'Occupation les locaux sont réquisitionnés par les Allemands et les demoiselles Gloppe sont expulsées, le matériel est alors déménagé dans les dépendances de la maison familiale d'Écully aux cinq chemins.

C'est cette maison qui nous a accueillis mes frères et moi, pendant toute notre enfance, les dimanches après-midi où nous avons pu ainsi rêver au milieu des aquariums, des cages à oiseaux et parmi tout un stock d'animaux empaillés, d'oiseaux, de cornes de buffle, d'antilopes avec même une tête de cheval et une peau de crocodile.

Après la guerre elles n'ont pas repris l'animalerie et elles ont été salariées chacune par un de leurs cousins épiciers.

Après le décès de leurs parents la propriété fut vendue et elles vinrent habiter avenue Guy de Collongue.

Elles avaient gardé l'amour des animaux et sur leur balcon elles distribuaient des graines pour nourrir les petits oiseaux.

Un jour que j'étais allé les voir pour les fêtes de fin d'année, elles m'ont expliqué :

« Quand des gros oiseaux viennent, on les chasse pour laisser leur chance aux plus petits, sauf hier, c'était Noël, alors on a laissé manger tout le monde »

Elles cessèrent cette activité après des récriminations du voisinage.»

7 . Sœurs du Bon Pasteur (39B/101 ; 42B/925)



C'est sur les conseils du curé d'Ars que la congrégation de «Notre-Dame du Bon Pasteur d'Angers» fonda, en **1867**, un monastère à Écully, à l'emplacement du **restaurant Volfoni**. Sœur Marie de Sainte Elisabeth Ledoux s'y installe alors avec trois religieuses.

En 1869 elles ouvrent un établissement pour **des jeunes filles dites « préservées »**, qui viennent de familles pauvres de la campagne, pour y trouver un asile jusqu'à leur majorité et y recevoir une éducation en rapport avec leur condition.

Pendant la guerre de 1870, le Bon Pasteur sert d'ambulance pour les soldats blessés. On y reçoit également 40 fillettes de la Lorraine, prise par l'ennemi.

En 1908, la congrégation acquiert une propriété voisine, pour l'installation d'une Communauté des «Sœurs Madeleines», qui sont d'anciennes prostituées ou femmes de mauvaise vie, qui ont décidé de vivre en clôture.

Elle reçoit aussi des jeunes filles mineures confiées par l'assistance publique scolaire.

En juin 1913, l'architecte Bourbon construit une chapelle à cinq chœurs, un pour chacun des cinq groupes vivant dans le monastère.

Ensuite, des cours d'enseignement ménager sont tenus par des professeures laïques ; puis des cours commerciaux et des cours de couture, broderie et lingerie.

Une école est ensuite ouverte en 1947, qui est reconnue en 1949.

Au début des années 1950, la congrégation ouvre un foyer dit de semi-liberté, le centre de jeunes travailleuses de la **Cité des fleurs** qui compte jusqu'à 80 jeunes filles en 1965.

Mais le Bon Pasteur d'Écully doit fermer ses portes en novembre 1968.

A partir de 1980, il reste alors une communauté restreinte de sœurs au foyer de la Cité des fleurs jusqu'en 1998, date de sa fermeture et du retrait définitif des sœurs du Bon Pasteur d'Écully.

Dans les années 2000 le film « *The Magdalene sisters* » met en lumière des abus commis sur des pensionnaires dans certains établissements du Bon Pasteur.

En particulier la chanteuse Nicoletta qui fut pensionnaire à Écully dans les années 1960 écrit notamment dans son livre *La Maison d'en face* (2008), :

« Lorsque je franchis le porche du Bon Pasteur, ce n'est pas dans la maison de Dieu que je pénètre. Je viens de gagner un aller simple pour l'enfer. »

Sur ce sujet sort, en 2022, le film documentaire « *Mauvaises filles* » d'Émérencienne Dubourg et Florence Rochat.

La même année une commission indépendante est mise en place par la congrégation.

8. C. Colette Gauthier, épouse attentionnée : La tombe particulière de Paul Gauthier (- 2021)
Allée 35 B N° 198



Paul Gauthier, époux de Colette, avait toujours été désolé de la tristesse des tombes noires et sales. Passionné de peinture et sculpture, il avait toujours pensé que l'on pouvait honorer les défunts autrement.

Son épouse a donc demandé à un ami sculpteur sur verre lyonnais **Jean-Francois Ferraton** de réaliser une stèle verticale en verre naturel, avec des ondulations profondes qui accrochent la lumière pour la renvoyer vers le ciel.

Pour ce faire, le sculpteur a repris son procédé, qu'il avait mis au point pour les vitraux de l'Abbaye de Sylvanès.

Au sommet de la stèle de verre, est gravée la croix sur une feuille d'or, qui signe habituellement les toiles religieuses du peintre **Arcabas (Jean-Marie Pirot, 1926-2018)**, lui aussi ami très proche de la famille.

Références :

Jean-Francois Ferraton :

<https://www.artsacre.net/>

Arcabas :

<https://arcabas.net/>

9. Oblates du Cœur de Jésus, - (34C/1087-1090 ; 1115-1119)



Andrée et Anne-Marie Doix-Mulaton rachètent les locaux de l'orphelinat des enfants de guerre «LesViolettes » en 1921.

Elles les mettent à disposition des « Oblates du Cœur de Jésus » pour la création d'un orphelinat, puis d'un pensionnat des **Petits Samuels**.

La maison mère des Oblates du Cœur de Jésus a été créée à Montluçon en 1874 et l'œuvre des « Petits Samuels » a été fondée en 1884.

Le but de cette œuvre était d'éduquer et d'instruire du CP au CM des petits garçons pouvant avoir des germes de vocation ecclésiastique, avant d'élargir leur recrutement à d'autres enfants.

Les locaux de cette œuvre ont été réquisitionnés comme « ambulance » pendant la guerre de 39/45.

L'établissement ferme en 1968 et fait place à une maison de retraite d'abord destinée aux religieux, puis ouverte aux laïcs, sous le nom de **Louise-Thérèse (de Montaignac) (1820-1885)**, en hommage à la fondatrice de l'ordre des Oblates.

Elle héberge toujours quelques religieux retraités.

L'Oblation au Cœur de Jésus rassemble religieux, séculiers, célibataires et couples.

L'œuvre des Petits Samuels s'inspire du [Premier livre de Samuel, chapitres 1 à 3].

Une nuit, alors qu'il est encore enfant, Samuel entend une voix qui l'appelle, il court alors plusieurs fois vers le prêtre Éli qui comprend que c'est Dieu qui appelle l'enfant. Il dit alors à Samuel de répondre : « Parle, Seigneur, ton serviteur écoute. »

Samuel deviendra ensuite prophète et dernier juge d'Israël avant d'oindre, à la demande du peuple, les premiers rois d'Israël Saul et David.

Dans la catéchèse et la liturgie, l'histoire du petit Samuel sert souvent à parler de l'écoute intérieure, la vocation, la disponibilité à Dieu.

C'est aussi une scène très utilisée dans l'art chrétien : on voit souvent le jeune Samuel réveillé la nuit dans le sanctuaire de Shiloh.

10 Madeleine Chevallard épouse Charra (20 juin 1923 – 26 juin 1944) ; tombe (13A/925)



Nous sommes encore en recherche d'informations sur les conditions de l'assassinat de Madeleine Chevallard, pendant les répressions nazie de juin 1944 à Lyon

Nous savons qu'elle fut abattue par les Allemands à Lyon et décédée à l'hôpital Édouard Herriot le 26 juin 1944, sans trace de détention à Montluc (interné politique **inadmis**)

Cela fait penser à une arrestation ou à un contrôle par une patrouille allemande suivi de tirs lors de l'interpellation, puis d'un transfert à Hôpital Édouard-Herriot où elle décède le 26 juin 1944, probablement très vite après son arrestation. Elle est déclarée Morte pour la France.

Sœur de Roger, déporté.

**11. Maria Marguerite Morellon (1828 – 1910) (12A - 1732)
épouse de François Bony, (1821-1893)**



Marguerite Morellon épouse le marbrier François Bony en 1849. Celui-ci réalise de nombreux monuments funéraires au cimetière de Loyasse.

Maria Marguerite, qui loue une maison à Ecully, fait exécuter ce monument par celui qui a pris la succession de son mari au cimetière de Loyasse.

Elle y repose avec son époux.

Belle représentation des anges douleur-espérance.

12. Apostoliques de Marie Immaculée. (12A-1779)

Mlle Bayle(décédée à Rome le 14 janvier 1985, à l'âge de 88 ans)



L'œuvre Apostolique, fondée par Mlle Bayle, aidée de son oncle l'abbé Brun d'Écully, achète en 1927, un bâtiment, construit en 1866, qui fut le pensionnat "Pébellier".

Les membres de l'œuvre, missionnaires dans plusieurs pays d'Afrique et dans des territoires d'outre-mer, ouvrent un dispensaire à Écully. Elles s'attachent à agrandir elles-mêmes ces locaux, en n'hésitant pas à manier les outils.

Un poste d'urgence y a été établi en 1940.

Le dispensaire fonctionnera jusqu'à ces dernières années.

Les bâtiments et l'immense jardin des « Soeurs du Pérollier » qui accueillait régulièrement les Écullois pour d'amicales rencontres, ont été remplacés, vers 2012, par les immeubles du Jardin de Césarée.

Cette œuvre apostolique est en relation avec les « Oblats de Marie Immaculée », dont on ne peut passer sous silence un de ses membres qui décède en 1954 au Centre des Religieuses d'Écully : **Monseigneur Gabriel Breynat**, " The Bishop of the winds " (l'évêque des vents, 1902-1943).



Gabriel Breynat, né en 1867 dans la région lyonnaise, rejoint les Oblats de Marie-Immaculée et part pour le nord du Canada. Il y devient évêque d'un territoire gigantesque qui tire son nom du Mackenzie River, le grand fleuve qui traverse tout le nord-ouest canadien.

Remarquable par sa barbe frisée, son langage coloré et ses initiatives nombreuses, il a laissé un souvenir impérissable tant chez les Amérindiens que chez les Blancs. Par tous les temps il annonça l'Évangile à des milliers de « mangeurs de Caribou ».

Mgr Breynat parcourait ce territoire immense pour visiter les missions, en traîneau à chiens l'hiver, en bateau l'été, plus tard même en avion pour atteindre les villages isolés.

Inhumé à Écully le 10 Mars 1954.

13. Les « Soyeuses » : Les sœurs Payen et Rose de Montgolfier



Tombe Aynard



Tombe Cottin



Tombe Gindre

Louise (1841- 1920) (23B/1692-Cottin)

Zoé (1843 – 1915) (10B/20106-Gindre)

Rose de Montgolfier (1846-1910) -(25B/1654 Aynard)

Ces trois monuments funéraires montrent le statut de ces familles de notables d'Écully, comme le faisaient aussi leurs demeures des Marronniers, du Vivier et de la Dombrière.

Mais avant cela Zoé et Louise furent les filles de Louis Payen, patriarche des soyeux écullois en son château de la Roseraie.

Mémoires de Léon Payen, leur plus jeune frère :

Mes sœurs, Louise et Zoé , nées en 1841 et 1843, furent élevées ensemble et leur éducation fut confiée à des institutrices ; elles restèrent très liées jusqu'à leur mort et jamais un nuage ne vint diminuer leur intimité. Louise, d'un caractère aimable et même un tantinet poétique, était profondément bonne, comme sa sœur Zoé, mais elle avait, moins qu'elle, la conception pratique des choses.

Zoé : épouse Gindre – 10 enfants, 11 grossesses, (par deux fois, deux enfants dans la même année)

Ma sœur Zoé épousa à 23 ans en 1866 Claude Gindre (1842-1898). Fabricant de soieries qui, au printemps 1870 acheta la propriété de 800 hectares de Laverdine.

Mais il avait une santé moins florissante que celle de son beau-frère Cottin.

Claude Gindre avait une très grande considération pour ma sœur qui était la bonté même et avait, quoique avec une trop grande modestie, un grand jugement, elle a survécu 17 ans à son mari.

Ma sœur Zoé, qui était ma marraine, a toujours été excellente pour nous.

Pendant une période assez triste de notre vie, alors que ma femme et moi, dans un état de santé bien précaire, étions allés passer notre hiver à Cannes, elle quitta sa nombreuse famille dans le seul but de venir se rendre compte par elle-même de ce que nous devenions.

Les aumônes de Zoé Gindre, qui représentent :12% de son budget en 1903, concernent les Sœurs de la Croix-Rouge, les Sœurs des Pauvres de Vaise, l'école des Sœurs d'Écully et des dons aux institutions charitables...

Louise : épouse Cottin - 7 enfants

Ma sœur, Louise, mariée en 1863 à Cyrille Cottin, habitait une petite maison transformée en chalet.

En 1881, les Cottin font bâtir un somptueux château gothique où ils s'installent avec leur nombreuse famille.

En 1870, ma sœur Louise enceinte de huit mois, nous accompagne avec ses trois enfants, quand mon père décide de nous envoyer nous réfugier en Suisse.

Rose Pauline de Montgolfier - Epouse de Édouard Aynard - 12 enfants de 1863 à 1883

Cette femme est très liée à l'abbaye de Fontenay :

Elle y est née en 1845, s'y est mariée et y décède en 1910.

En 1820, **Élie de Montgolfier**, descendant des inventeurs des montgolfières, rachète l'abbaye et son activité industrielle à **Marc Seguin** qui l'avait possédée de 1838 à 1868. Des machines de papeteries sont installées jusque dans l'église abbatiale.

Rose et son mari Édouard l'achètent en 1906 et la restaurent. Leur petite-fille Christine, plus connue sous le nom d'**Andrée Putman**, passe la plupart de ses vacances en ce lieu, qui l'inspire beaucoup dans sa carrière d'architecte d'intérieur !

Rose avait donc pour ancêtres les frères Montgolfier et **Marc François Seguin** qui eut 19 enfants avec deux femmes, la deuxième était plus jeune de 33 ans.

Il a 75 ans à la naissance du dernier.

Il est fabricant du premier grand pont suspendu d'Europe continentale puis inventeur du principe révolutionnaire de la chaudière tubulaire pour les locomotives. Il a aussi eu l'adjudication des chemins de fer de Saint-Étienne à Lyon avec la construction du pont de la Mulatière.

Son nom est inscrit sur la Tour Eiffel.

Les épouses « bourgeoises » passent plus de temps que leurs époux au cœur des villégiatures. Elles ont été éduquées pour être de parfaites maîtresses de maison, aussi bien dans l'intimité familiale que dans les relations extérieures. Elles s'occupent de la gestion des dépenses et de l'organisation du foyer.

Les préoccupations religieuses rythment la journée entière :

- depuis le benedictine du déjeuner jusqu'à la prière familiale du soir
- la confection d'ouvrages de broderie vendus au profit des pauvres
- la lecture de pieux ouvrages.

Une des préoccupations concerne l'éducation des enfants : jusqu'à six ou sept ans les enfants sont souvent placés sous la surveillance d'une nourrice puis de gouvernantes en majorité britanniques ou allemandes.

Ensuite, des instituteurs ou institutrices privés entrent en scène. Ces professeurs à domicile sont surtout destinés aux jeunes filles, qui ont rarement la possibilité de suivre des études dans les collèges et lycées que fréquentent les fils. Pour les garçons, très souvent pensionnaires à Lyon, les villégiatures sont synonymes de week-ends et de vacances.

Les jeux se déroulent presque exclusivement entre frères et sœurs ou voisins du même milieu social. Des bals et des réceptions réunissent la jeunesse dorée lyonnaise pendant la saison de villégiature, ce qui nécessite une organisation méticuleuse des surveillances et des chaperonnages indispensables, afin de préserver la réputation des familles.

Les bourgeoises lyonnaises revêtent des tenues discrètes souvent sévères. La propension à l'épargne très marquée peut expliquer la modestie vestimentaire.

La crinoline n'existait plus, les dames étaient très habillées :

- chemise allant jusqu'au-dessous des genoux,
- culotte longue jusqu'au mollet, corset sanglant la taille
- cache-corset, robes très ajustées,
- jupe longue couvrant les bottines à boutons
- grand manteau, souvent fourrure avec manchon était la tenue d'hiver.

Une dame ne quittait pas la maison sans avoir un chapeau, ou un canotier.

14. Madame Jeannine Léontine Bon (1862 - 1941) , épouse Chatillon - (C8/2531)



Inscription sur le haut du dôme :

« *Eco venit ut vitam habeant* » : « *Voici, Il est venu pour qu'ils aient la vie* »

Le docteur Chatillon, (1852 - 1942), exerça toute sa vie à Écully où il laissa le souvenir d'un praticien dévoué et généreux. Il avait « inventé » les « visites de courtoisie » qui lui permettaient d'apporter une assistance bénévole aux patients dont les moyens financiers étaient limités.

Madame Chatillon, femme du jeune docteur créa et présida l'œuvre spirituelle l'archiconfrérie de la Garde d'Honneur du Saint-Sacrement, créée au XIX^e siècle par une visitandine et rattachée à la Visitation de Bourg en Bresse.

Madame Chatillon intervenait pendant la procession de la Fête-Dieu en lisant une « amende honorable » qui consiste à reconnaître publiquement que l'humanité a offensé le Christ, et à s'offrir soi-même pour "réparer" ses propres offenses et celles des autres.

Pour les membres, l'amende honorable est liée à leur **Heure de Garde**. Pendant cette heure, même s'ils sont au travail ou chez eux, ils font intérieurement cet acte de réparation. Ils offrent leurs souffrances ou leurs efforts de la journée comme une "amende" (au sens de compensation) pour compenser le manque d'amour du reste du monde.

15. Pauline Deboille et Anna-Eugénie Pauze (C8/2540)



Cette pleureuse, assise sur la tombe Pauze-Deboille, est due au sculpteur Antonin Mercié.

Monsieur Pauze, sertisseur lors de son mariage avec Pauline Deboille (1867-1944) en 1885, puis bijoutier, offrit une villa de l'avenue Béranger à sa fille Anna-Eugénie (1887-1967).

Cette villa fut construite par l'architecte Alexis Santu, qui édifia aussi le monument de la Victoire.

Les encadrements de fenêtre arrondis s'apparentent au style Art Nouveau.

Elle servit aussi d'ambulances en 1914-1918.

Elle pouvait recevoir 20 lits. Après des différents survenus avec les organisateurs, Madame Pauze ferma son annexe dès 1915.

16. Marie Thiéry (1870 - 1918) (et Alexandre Luigini) – (C9/3177)



Anne-Marie Thiéry, cantatrice, née en 9 mai 1870 à Chalon-sur-Saône ?, meurt à Paris en 1918. ?
C'est elle qui est évoquée sur l'inscription très romantique du monument dédié à Alexandre Luigini : « *Alexandre et Marie ad vitam æternam* ».

Elle débuta avec Luigini à Lyon en 1893 puis le suivit à L'Opéra-Comique de Paris en 1898.

Alexandre Luigini fut chef d'orchestre au Grand Théâtre de Lyon pendant 20 ans, puis directeur artistique au théâtre national de l'Opéra-Comique parisien, ancien professeur au conservatoire national de Lyon, fondateur des "Concerts Bellecour".

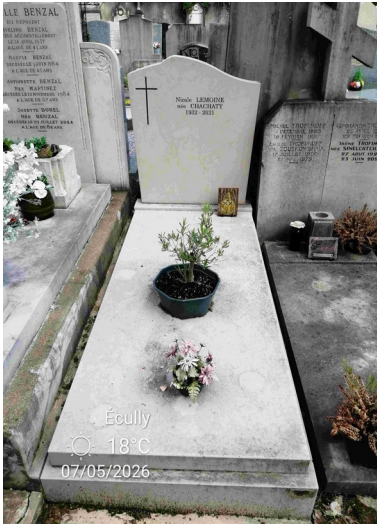
Après sa mort brutale à Paris, le 29 juillet 1906, son corps fut inhumé à Orléans en grande cérémonie, dans la tombe de Charles Méra, maire d'Orléans, père de sa première femme.

Dans le respect de ses dernières volontés, sur l'insistance de sa dernière compagne Marie Thiéry, il fut finalement transféré, en septembre 1907, à Écully, où celle-ci vivait.

Ils reposeraient aujourd'hui dans la même tombe, Marie Thiéry l'ayant rejoint ? à sa mort en 1918.

Elle l'aurait, dit-on, fait placer dos tourné à Lyon, ville qui ne l'aurait pas assez honoré.

17. Nicole (Madeleine) Lemoine (1932 Paris – 2021) Ecully - (8B/3319)



Son père était né à Mersin, importante ville portuaire turque de la Cilicie, étroitement liée économiquement et culturellement à la Syrie.

Son parcours correspond assez bien à l'histoire de nombreuses familles chrétiennes orientales originaires de Cilicie, de Syrie ou du Levant ottoman ayant émigrées en France entre les années 1920 et 1940 .

Ces familles fuient Mersin après les violences du mouvement nationaliste turc de Mustafa Kemal (Atatürk) qui refuse l'occupation française consécutive à la guerre de 14/18.

Une guerre éclate et les chrétiens de Cilicie se retrouvent souvent pris entre : les forces françaises, les nationalistes turcs et les milices locales.

Quand la France décide finalement de se retirer en 1921, une grande partie des Arméniens et d'autres chrétiens fuient définitivement en passant par la Syrie ou le Liban sous mandat français.

Certains s'installent à Paris ou Marseille, avec une situation administrative instable.

Nicole naît en 1932 à Paris, sa mère était une corrézienne 20 ans plus jeune que son père. Ses parents ne se sont pourtant mariés civilement, en France, qu'en 1947.

Pour beaucoup d'exilés orientaux de cette époque, plusieurs facteurs expliquent un mariage tardif :

- perte ou absence de papiers ottomans ;
- changement de nationalité après la disparition de l'Empire ottoman ;
- statut de réfugié ou apatride ;
- nécessité de régulariser la situation après la Seconde Guerre mondiale,

Arrivée à Écully dans les années 1970, elle est devenue une référence en matière d'histoire locale et présidera à la suite de Charles Jocteur la Société d'Histoire d'Écully.

Pendant de nombreuses années, Nicole Lemoine a démontré à Écully un réel talent de communicante, s'intéressant au passé comme au présent, avec érudition et simplicité. Son érudition, elle la devait autant à sa tradition familiale qu'à ses racines syriennes et chrétiennes melkites.

Toujours pleine d'énergie et de curiosité, elle sera également correspondante du Progrès, présidente des associations :

Défense de la langue française :

Elle a lancé, en 2010, le rendez-vous souvent bisannuel du concours de la Dictée.

Collections et culture :

Organisation de la brocante vintage.

Convaincue que « Le passé explique le présent », elle nous laisse de nombreux écrits sur l'histoire locale.

Avec son inimitable habitude d'appeler, selon qu'il est un homme ou une femme, « Boubou » ou « Bichette » l'interlocuteur dont elle oublie régulièrement le prénom, la conteuse Nicole Lemoine est pourtant un hommage permanent à la mémoire.

Rebaptiser la commune « Ecully-lès-Lyon » ou « Ecully-en-Lyonnais » pour permettre de l'identifier géographiquement à l'échelle du pays : c'était l'autre combat de Nicole Lemoine :

« Personne n'a jamais voulu de cette idée, alors que c'était la véritable appellation de la commune à la Renaissance ! ».

En juin 2016, Nicole Lemoine a reçu la médaille de la Ville d'Écully.

Elle est décédée le 30 novembre 2021 à l'âge de 89 ans.

18. Sœurs Saint-Charles



En 1819, deux sœurs Fayolle, religieuses de la congrégation Saint Charles : sœur Sainte Mélanie et sœur Sainte Colette, natives d'Ecully fondèrent un établissement scolaire. Elles vendirent un petit immeuble patrimonial pour acheter le local primitif de la communauté.

L'instruction des enfants pauvres et la visite des malades étaient le double but de l'œuvre.

En 1825, pour être conforme à la loi, la municipalité d'Ecully soutient la demande d'autorisation d'enseigner des sœurs Saint Charles, mais néanmoins sans entrer dans aucun de ses frais de fonctionnement.

C'était alors le seul établissement public pour les jeunes filles à Ecully. En 1833, un pensionnat est adjoint à l'école et dirigé par sœur Sainte Croix.

En 1879 mère Saint Hippolyte est confrontée à l'élargissement de la route de Champagne, entraînant la démolition d'une partie de l'immeuble. Elle s'implique totalement dans la réalisation d'un nouvel édifice plus vaste.

Au décès de mère Saint Hippolyte en 1893 succède mère Saint Andoche

1902/1903 verra leur départ suite à la fermeture de leur école. Le pensionnat fermera en 1904 et la même année s'ouvrira l'école libre de filles dans la même maison.

En 1940 les sœurs retrouvent leur costume religieux, retiré après la sécularisation de 1905. En 1951 la congrégation Saint Charles vend l'école au conseil paroissial.

A la fin des années 1950 « la Maison Sainte Blandine », foyer d'accueil pour les enfants et jeunes filles qui poursuivent leurs études, s'installe dans les locaux restaurés. Les bâtiments accueillent les établissements Denis Cordonnier de 1962 à 1971.

En 1972 l'école de la rue Aynard accueille l'école libre de garçons située jusqu'alors rue Tramier. Ainsi M. Peillon devient directeur de l'ensemble de l'établissement.

En 1974-1975 les bâtiments donnant rue Edouard Aynard sont démolis pour laisser la place à l'actuelle poste et l'agrandissement de la mairie.

Un nouveau bâtiment est construit à l'arrière, à la place du grand jardin potager des sœurs. Cette même année la statue de Saint Charles descendue du haut du porche démoli... se volatilisa avant que monsieur Jocteur ne puisse la récupérer.

En 1975 la Mairie ayant acquis les bâtiments, les loue à l'Association Immobilière d'Ecully qui gère l'école privée.

C'est en 1988 que « Saint Charles » abandonne sa charge de patron de l'école à « Sainte Blandine ».

Deux Éculloises exilées :

Madou David, épouse Bouquin (1931 – 14/03/2024)



Ancienne adjointe à la culture ce fut une figure de la vie éculloise Madou Bouquin est décédée chez elle le 14 mars 2024, dans sa 93ème année.

Un œil qui pétille, un regard qui vous scanne, et un verbe qui vous transperce... voilà un concentré de Madou Bouquin, éculloise jusqu'au bout des ongles.

Elle est arrivée à Écully à 15 ans, en 1946.

Son père achète une maison avenue Franklin Roosevelt.

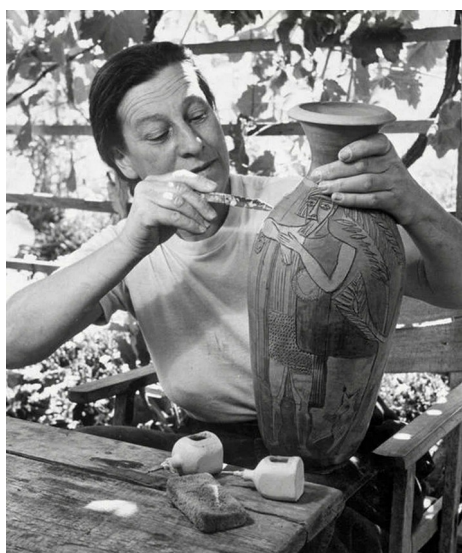
Elle fête ses 18 ans, entourée de ses amis dans la propriété familiale.

Au décès de sa maman, en 1988, Madou s'installe dans la maison dont elle cède une partie du terrain à la commune (qui agrandit le cimetière) et à un promoteur (qui construit la résidence « Les Baronniees »).

Totalement absorbée par la vie associative, Madou Bouquin, qui fut adjointe à la Culture de 1995 à 2001 parvenait à préserver quelques heures pour les consacrer à la peinture sur porcelaine, son hobby.

En 2010-2011, avec ses complices du groupe d'Histoire et d'Archéologie elle a ouvert les portes des demeures les plus exclusives d'Écully pour rédiger un livre de référence.

B. Marguerite Friedlaender-Wildenhain, (1896 - 1985)



L'artiste du Bauhaus Marguerite Friedlaender-Wildenhain est l'une des céramistes de studio **les plus importantes du XX^e siècle**, aux multiples nationalités : allemande, française, néerlandaise puis américaine.

Elle est née le 11 octobre 1896 à Écully dans une famille cosmopolite et décédée à 88 ans à Guerneville, en Californie.

Son père, Theodor Friedlaender, germano-français, est commerçant de soie et sa mère Rose Calmann est britannique. Son frère était le typographe israélien Henri Friedlaender.

Marguerite Friedlaender a dû naître "**par hasard**" à Écully car ses trois frères et sa sœur sont nés à Lyon 6^e :

Au début de la Première Guerre mondiale, sa famille déménage en Allemagne où Marguerite termine ses études secondaires. Elle étudie la sculpture sur bois et le dessin à Berlin.

Elle travaille ensuite comme peintre décoratrice sur porcelaine dans une manufacture de porcelaine de Rudolstadt.

À 23 ans, elle fut une des premières élèves du **Bauhaus**, la nouvelle école de Walter Gropius. Après avoir suivi, à partir de 1919, le cours préliminaire avec **Paul Klee** et **Wassily Kandinsky**, elle entre, en 1922, dans l'atelier de céramique du Bauhaus. En 1925, elle devient la première femme à obtenir la certification de maître potier en Allemagne.

En l'espace de dix ans (1923–1933), elle conçoit cinq autres décors en plus de la série «Halle», notamment «Hermès» et «Burg Giebichenstein» considérés comme des incunables. Marguerite développe un total de 59 formes individuelles pour KPM.

En 1930, elle épouse Frans Wildenhain, un jeune céramiste rencontré au Bauhaus. Lorsque les nazis arrivent au pouvoir en 1933, Marguerite Friedlaender-Wildenhain qui est d'ascendance juive, doit quitter son poste d'enseignante. Ses modèles de couverts «Halle» et «Burg Giebichenstein» sont encore produits jusqu'au début de la guerre sans que son nom ne soit mentionné.

Le couple déménage à Putten, aux Pays-Bas. Devant l'avancée des nazis, Marguerite Friedlaender-Wildenhain réussit à quitter les Pays-Bas pour émigrer à New York .

Elle publie trois livres sur la céramique (*Pottery : Form and Expression*, *The Invisible Core: A Potter's Life and Thoughts* et *That We Look and See: An Admirer Looks at the Indians*), donne des conférences dans des écoles à travers les États-Unis et fait des voyages en Amérique centrale, Amérique du Sud, Europe et Moyen-Orient.

Les terrains et les bâtiments de sa propriété ont été préservés, sont classés «trésor national». Elle décède à Guerneville le 24 février 1985.